

Le Général situationniste

PIET DE GROOF

Le Général situationniste

Entretiens avec
GÉRARD BERRÉBY
&
DANIELLE ORHAN



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2007



© Editions Allia, Paris, 2007.

Dites-moi, Piet de Groof, qui est ce Walter Korun ?

Il aurait pu être un grand critique d'art. Mais Piet de Groof est devenu un grand aviateur.

Sont-ce deux personnes différentes ?

Ça, c'est une autre histoire ! Ma finalité ultime désormais, c'est mon petit jardin. J'attends l'éternité. Il faudrait que vous mettiez cela à la fin du livre : je suis un peu le Candide de Voltaire.

Fantasque et facétieux, vous vous amusez plutôt bien avec vous-même !

Ah oui ! J'étais quand même un type remarquable. Et personne n'a su qui était Walter Korun...

Ou Piet de Groof...

D'abord je suis polytechnicien de formation. C'est en troisième ou quatrième année de l'École royale militaire que je me suis vraiment intéressé à la poésie. J'étais fils de cheminot, petit-fils de cheminot. La poésie, la peinture, on ne connaissait pas.

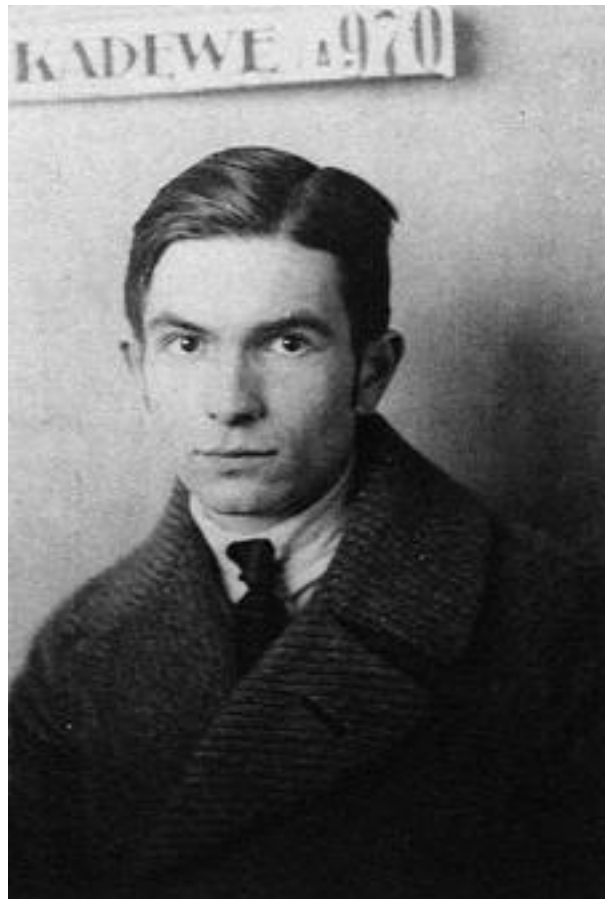
CI-CONTRE :
WALASSE TING, *FLYING HORSE*

C'est en suivant les cours à l'École royale militaire que vous avez découvert la poésie ?

1. Athénée : établissement d'enseignement secondaire en Belgique.

Non ! Avant ! J'avais un professeur de néerlandais extraordinaire à l'Athénée¹. Au lieu de nous parler de l'histoire de la littérature, des vieux trucs des XV^e et XVI^e siècles, il nous a plongés tout de suite dans la poésie contemporaine, sans rime ni rien. Comme, par exemple, Paul van Ostaïjen.

PAUL VAN OSTAJIEN À BERLIN



Le poète Paul van Ostaïjen (1896-1928) est sans conteste la figure la plus marquante des lettres néerlandaises de Belgique entre les deux guerres. Il introduit dans la poésie l'unanimisme français avec un premier recueil, *Music-hall*¹, en 1916, et l'expressionnisme humanitaire allemand avec *Le Signal*², en 1918.

Entré comme commis à l'administration de la Ville d'Anvers en mars 1914, il y affiche, à partir de 1916, sous l'occupation allemande, ses convictions politiques. Le mouvement flamand s'était scindé en deux factions antagonistes. Les passivistes, d'une part, très largement majoritaires, comptaient mettre en veilleuse les revendications flamandes pendant la durée de la guerre. Les activistes, quant à eux, entendaient au contraire les faire progresser, fût-ce avec l'appui de l'occupant. A l'instar de la quasi totalité des écrivains flamands de sa génération, Van Ostaïjen choisit l'activisme.

Tout comme celles de Clément Pansaers, exprimées dans sa revue *Résurrection* en 1917-18, les convictions de Van Ostaïjen sont conformes à la politique allemande qui flamandise l'université de Gand, dont les cours reprennent le 24 octobre 1916, et qui décrète la séparation administrative de la Flandre et de la Wallonie le 21 mars 1917. En janvier 1918, Van Ostaïjen est condamné à trois mois de prison ferme pour avoir injurié le cardinal Mercier lors d'une manifestation³. Craignant des poursuites à cause de sa collaboration à la presse activiste, il quitte Anvers en octobre 1918 pour s'installer à Berlin, où il fréquente les peintres Fritz Stuckenberg, Lyonel Feininger, Arnold Topp, Heinrich Campendonck ainsi que Georg Muche.

Confronté à la misère et au climat pré-révolutionnaire de l'époque, marqué par la répression de l'insurrection spartakiste, il rompt avec l'idéalisme naïf et grandiloquent de la poésie "humanitaire-expressionniste". Entre 1918 et 1921, il écrit *Les Fêtes de l'angoisse et de la douleur*⁴. Ce recueil, qui ne paraîtra qu'après sa mort, est un véritable règlement de compte avec sa poésie antérieure. En 1921, il compose *Ville occupée*⁵, œuvre complexe et d'une grande rigueur, dans laquelle il développe une typographie rythmique toute personnelle. Hansjürgen Bulkowski, le traducteur allemand de *Bezette stad*⁶, souligne que Van Ostaïjen, grand amateur de cinéma, est l'auteur du seul scénario issu du groupe dada berlinois, *Le Jazz-Banqueroute*⁷, écrit la même année, et qui ne sera publié qu'en 1954.



COUVERTURE DE *VILLE OCCUPÉE* DE PAUL VAN OSTAJIEN, 1921 PAR OSCAR JESPERS

1. Paru à compte d'auteur avec un tirage de deux cents exemplaires. 2. *Het Sienjaal*. 3. Van Ostaïjen n'aurait pas supporté une invective du cardinal, comparant la langue flamande au grognement du cochon. Avant la guerre, ce cardinal s'était opposé à la néerlandisation de l'enseignement supérieur. 4. *De Feesten van angst en pijn*. 5. *Bezette stad*. Traduit en français par Willy Devos, nouvelle typographie de Marc Herman, Anvers, Editions de Antwerpen, 1993. 6. Cf. *Besetzte Stadt*, Munich, text + kritik, 1991. 7. *De Bankroet-jazz*. Traduit en allemand par Hansjürgen Bulkowski sous le titre *Der PleitezAZZ*, Berlin, Friedenauer Presse, 1996 et en français par Jan Mysjkin et Pierre Gallissaires, in *Le Dada pour cochons*, Paris, Textuel, 2003.



FLORIS JASPERS
(1889-1965)

1. *De Trust der Vaderlandsliefde*. 2. *Het Bordeel van Ika Loch*. 3. Hans Arp, Paul Klee, Marcel Lecomte, René Magritte, Man Ray, Pierre de Massot, Francis Picabia, Georges Ribemont-Dessaignes et Tristan Tzara, entre autres, ont collaboré aux deux numéros de *Marie*, parus à Bruxelles en juin et juillet 1926. 4. *Gebruiksaanwijzing der lyriek*. 5. *Eerste boek van Schmoll*.

Paul van Ostaijen a été le premier traducteur d'un texte de Kafka dans une langue étrangère.

Des poèmes de Paul van Ostaijen, écrits entre 1916 et 1928, ont été traduits en français et présentés par Henri Deluy, sous le titre *Nomenclature*, Tours, Farrago, 2001.

D'APRÈS HENRI-FLORIS JASPERS

Après avoir publié *Ville occupée* à Anvers en avril 1921, il est condamné *in absentia* à huit mois de prison pour sa collaboration au quotidien activiste *Antwerpsche Courant* et bénéficie d'une remise de peine trois mois plus tard dans l'affaire du cardinal Mercier. En décembre 1922, au retour de son service militaire, il s'installe à Anvers comme marchand d'objets d'art en chambre avant de s'associer avec Geert Van Bruaene à la direction de la galerie bruxelloise La Vierge Poupine, d'octobre 1925 à mars 1926. Amateur d'art averti, il publie des dissertations critiques et théoriques dans *Valori Plastici*, *Das Kunstblatt* ou encore *Sélection*. Outre des gravures anciennes, de Lucas van Leyden et de Brueghel en particulier, ainsi que des estampes japonaises, il collectionne des peintures de Renoir, Heinrich Campendonck, Frits Van den Berghe, Juan Miró, René Magritte, Paul Joostens et Floris Jaspers, des dessins, des bois et des eaux-fortes de Braque et de Feininger. Il achète des tableaux à Irène Lagut, fréquente Max Ernst, dont il acquiert des dessins. Il vend une toile du peintre allemand à Tristan Tzara, achète un Juan Gris à Éluard et négocie l'achat d'un Picasso de la période bleue.

Paul van Ostaijen publie des grotesques : *Le Trust du patriotisme*¹ en 1925, illustré par Arnold Topp, et *Le Bordel d'Ika Loch*² en 1926, illustré par René Magritte. A la même époque, il se lie d'amitié avec Edgar du Perron, fréquente le groupe proto-surréaliste bruxellois et collabore à *Marie*. *Journal bimensuel pour la belle jeunesse* édité par E.L.T. Mesens³.

Enfin, il définit sa poétique dans un texte capital en 1927, *Mode d'emploi du lyrisme*⁴ : "On ne peut oublier que notre but est d'atteindre à une forme de poème qui maintient complètement et de la manière la plus réelle le processus qui va de l'émotion au poème. Le processus constitue pour nous, le poème."

Dans un recueil de ses poèmes écrits entre 1920 et 1928, le *Premier livre de Schmoll*⁵, paru après sa mort, Paul van Ostaijen manifeste une poésie "expressionniste organique", une "poésie pure", notion qu'il défend bien avant qu'Henri Bremond ne la formule en 1926 : "Un poème qui est pur porte en soi comme l'expression de l'extase, les causalités de son développement."

Miné par la tuberculose, il quitte Anvers en 1927 pour un sanatorium privé à Miavoye-Anthée, dans la province de Namur, et décède le 18 mars 1928, à l'âge de 32 ans.



UNE PAGE DE *VILLE OCCUPÉE* DE PAUL VAN OSTAIJEN

1. *Kleine reeks* [Petite suite], Mouscron, Aurora, 1947.

Et, après Paul van Ostaijen, ce professeur de néerlandais nous a très vite évoqué un contemporain, Hugo Claus qui, à 18-19 ans, avait déjà publié un recueil de poésies¹.

Personnage que vous rencontrerez de nouveau plus tard. Pour l'heure, c'est donc ce professeur de l'Athénée qui vous a inoculé le goût de la poésie ?

Oui, très certainement. Puis cette sensibilité s'est développée au hasard des rencontres. Karel Dubois, par exemple. Ensemble, nous avons fondé une revue, *Taptoe*. On échangeait beaucoup sur la poésie.

Qui était Karel Dubois ?

On s'est connus à l'Athénée. Nous étions tous deux fort intéressés par la littérature. Mais, une fois sa licence de philologie germanique en poche, Karel Dubois a dû faire son service militaire. Il est parti en Allemagne en 56. Le moment le plus fort de notre amitié, c'était 53. On se voyait très régulièrement, comme de jeunes gens avides de lectures, de découvertes... On avait soif d'idéal et l'on se sentait tout permis.

Et rapidement vous décidez de faire une petite revue ensemble...

Oui, c'est ça : *Taptoe*, une petite revue stencillée que nous faisons avec des gens de notre génération. Revue très offensive, rapidement populaire, distribuée gratuitement. Il y avait des tas d'abonnés. Pour ce qui est de la poésie, on critiquait violemment les anciens, tous les grands, nés avant 1920, alors en place dans les Ministères. Parce qu'en ce temps-là, les poètes étaient fonctionnaires dans les Ministères ! Face à cette situa-

tion, nous prenions fermement nos distances, et de manière polémique, avec cette arrière-garde d'avant-guerre, qui rimait encore et avait tout en main. En 1940, ces poètes avaient vingt ans, donc déjà une certaine maturité, et la trouille d'être pris par les Allemands pour travailler dans les usines. Celles-ci étaient extrêmement dangereuses car tout le temps bombardées par les alliés. Alors, en 1945, ils avaient une tout autre idée de la poésie, qui se voulait engagée dans la vie politique de l'après-guerre. Les emmerdements, les souffrances de la guerre, les souvenirs de tout ça et les camps de concentration qu'on découvrait.

Et vos aspirations étaient tout autres...

Ah oui ! Je suis un des plus anciens de ma génération, génération naturellement libérée des angoisses de la guerre et qui a pu aborder les problèmes sans retenue. Né en 1931, je n'ai que neuf ans en 1940. La guerre est passée un peu comme un grand cirque. Et Karel Dubois est plus jeune encore que moi. On ne pouvait définitivement plus faire ce genre de poésie. Il nous fallait autre chose, à la mesure de nos ambitions, de ce que nous ressentions. Nous devions inventer quelque chose à notre tour. C'était tout à coup plus léger. Notre génération se dégage du lourd fardeau de la guerre et obéit beaucoup plus à ses propres aspirations. Une vie nouvelle s'ouvre à nous.

Le monde dans lequel vous avez grandi n'était peut-être pas idéal mais il ouvrait certainement un champ de possibilités que ne permet plus le monde d'aujourd'hui. En somme, vous relanciez à l'époque le mouvement des poètes activistes des années 20, tout en vous affranchissant des idéaux qui les guidaient.

Et *Taptoe* a rapidement rencontré du succès et reçu

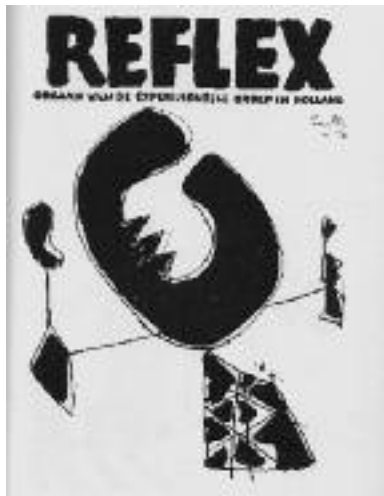


PAGE 1 DU NUMÉRO 4 DE *TAPTOE*
La revue *Taptoe* était stencillée, agrafée et son nombre de pages variable. Sa publication s'est échelonnée d'août 1953 à septembre 1955. Pour les n°s 1 à 6, la rédaction était assurée par Janine Fontaine et Walter Korun, puis, pour le n° 8, par le seul Korun. Le n° 7 était déjà stencillé quand quelques collaborateurs retirèrent leur contribution, à la suite de la rupture de Korun avec Janine Fontaine. *Taptoe* a entre autres publié Louis-Paul Boon, Hugo Claus, Maurice D'Haese, Karel Dubois, Gust Gils, Walter Korun, Hugues C. Pernath, Rudi Sondag, Paul Snoek, Simon Vanloo, Chris Yperman et Marcel Wauters. Rédigée entièrement en néerlandais, hormis le n° 2, qui contient une étude en français sur la poésie moderne de langue flamande en Belgique de Jan Walravens, et quelques poèmes. Les cinq premiers numéros étaient au format 21,5 x 33 cm, tandis que les trois derniers au format 16,5 x 21,5 cm. La même

BANDE D'ENVOI DE *TAPTOE*



année, trois autres revues voient le jour et se poursuivront jusqu'en 1965 : *De Tafelronde* [La Table ronde], *Pan* et *Het Cahier* [Le Cahier]. Dans le n° 2, a paru un "taptoe's feuilleton", où les poètes connus et en place étaient vertement critiqués. Korun y a publié le poème d'Urbain Van de Voorde avec un commentaire de Boon. Le n° 3 propose un débat littéraire, provoqué par une lettre ouverte de Johan Daisne à propos de l'art expérimental. Simon Vinkenoog envoie une lettre à la rédaction de la revue, parue dans le n° 4, qui se termine par : "il n'y a que la poésie qui survit". Dans le n° 5 est publiée une réaction de Johan Daisne. A partir de ce numéro, Walter Korun fait appel à de jeunes écrivains et s'oppose ouvertement à Jan Walravens. Toute trace d'influence de *Tijd en Mens* disparaît. A partir de ce moment, les futurs membres de la revue *Gard-Sivik*, Simon Vanloo, Jaap Kruithof, Paul Snoek, Gust Gils et Hugues C. Pernath collaborent à *Taptoe*.



beaucoup d'encouragements, venant le plus souvent de jeunes inconnus fort sympathiques. Mais il nous fallait aussi supporter les critiques de littérateurs connus. Et il y a une réaction en particulier, que nous espérons dès le début de notre entreprise, c'était celle de Jan Walravens, car on le considérait comme un leader virtuel de la nouvelle génération et cela sans aucune affectation. Il avait fondé en 1949 avec Remy C. van de Kerchove la revue *Tijd en Mens*, le temps et l'homme, dont l'esprit se dégageait du chaos de l'après-guerre par une rébellion clairement exprimée. Mais cette revue était encore habitée par une trop forte conscience sociale. Y collaboraient des gens comme Louis-Paul Boon, Tone Brulin, Hugo Claus, Marcel Wauters, autant d'écrivains qui allaient donner des contributions à notre petite revue. En septembre 1953, Karel Dubois a envoyé une lettre à Walravens pour qu'il écrive un article sur la poésie flamande, paru en français dans notre numéro 2. De manière inconsciente, *Taptoe* poursuivait l'exemple de la revue *Blurb* de Simon Vinkenoog, publiée à Paris, également stencillée et distribuée gratuitement. Dans le numéro 8 de *Blurb*, le dernier, en juin 1951, Jan Walravens écrivait un texte, "Phénoménologie de la poésie moderne".

Donc, vous aviez connaissance de cette revue légendaire dans l'histoire de la littérature néerlandaise, qui avait également rendu compte du groupe expérimental hollandais Reflex, fondé par Constant, Karel Appel et Corneille en 1948.

Oui, à l'âge de 21 ans, en 1949, Vinkenoog se rend à Paris. Il rencontre là Zadkine, Appel et Corneille. Et *Blurb*, c'est déjà la poésie expérimentale, l'énergie, l'esprit dada. Cependant, Walravens a déjà dix ans de plus que nous. Très vite, on souhaite solliciter de jeunes écrivains. A partir de notre troisième livraison, l'héritage de *Tijd en Mens* commence à s'estomper. Le

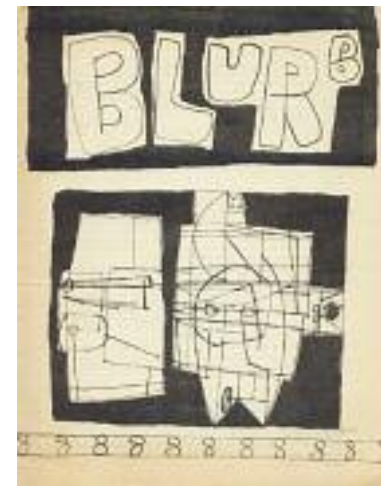
numéro 5 fait désormais largement place à de jeunes poètes flamands, qui deviendront la génération dite "de 55", avec des types importants comme Paul Snoek, Hugues Pernath, Gust Gils, tous peintres mais surtout très grands poètes. Ils sont morts, d'ailleurs. Il n'en reste plus beaucoup. Simon Vanloo, Chris Yperman. Tous ces gens ne sont alors déjà plus dans la lignée de Walravens. Ils s'expriment de manière plus spontanée. Le poème, c'est une voix intérieure qui dicte la voie, le style. C'est l'écrivain qui cherche et trouve. Et tous ces jeunes poètes commencent à aborder librement les problèmes de la forme. Durant les cinq années à venir, cette nouvelle génération transforme la poésie flamande, l'oriente vers la modernité.

Et vous, avec la capacité combative de Taptoe, vous avez été en somme l'artisan d'une rupture. C'était une époque où foisonnait une telle quantité de revues, que leur simple recensement tournerait à une recherche encyclopédique. Rien n'était plus normal, voire banal, que de faire une revue à deux ou trois, avec les moyens du bord et plus ou moins de bonheur. A deux, l'on formait un groupe, à trois une scission.

Oui, le lien entre *Taptoe* et *Tijd en Mens* était plus frappant que le lien entre *Tijd en Mens* et les autres revues de l'époque. Puis, *Taptoe* s'est éloigné progressivement de *Tijd en Mens*. Seuls Karel Dubois et moi-même publions dans le premier numéro puis l'opposition est devenue radicale dans les quatre dernières livraisons.

Et, Piet de Groof, sous quel nom écriviez-vous ?

J'ai écrit des tas de choses sous le nom de Walter Korun. Juste après la guerre, les autorités militaires contrôlaient sévèrement tout ce qui pouvait paraître. Il était formellement interdit à un sous-officier de publier quoi que ce soit sans l'autorisation préalable



BLURB

COUVERTURES DES N°S 1 & 8

Les huit numéros de la revue *Blurb*, par référence au baratin de la quatrième de couverture d'un livre, faire le *blurb*, ont paru de 1950 à 1951 à Paris. Le tirage était de 150 exemplaires par numéro.

du Ministère. Or, non seulement je publiais, mais j'ai imprimé un temps ma petite revue *Taptoe* dans les caves de l'Ecole royale militaire.

Vous n'aviez pas froid aux yeux !

Oui, mais enfin, là, j'avais la machine.

Evidemment, c'est pratique !

Oui, je faisais ça pendant le week-end, quand j'étais puni et ne savais ¹ rentrer chez moi.

Le nom Taptoe n'a pas été choisi au hasard : en français, cela veut dire retraite ou couvre-feu, terme que l'on utilise en langage militaire.

Je ne sais plus très bien. Pour moi, c'était avant tout un très beau mot. Une fantaisie. Mais aussi, on sonnait le *taptoe* dans une ville, quand tous les bistrotts devaient fermer. Chaque ville avait son heure. On disait "sonner le *taptoe*". C'étaient des cloches. J'irai voir tantôt la définition exacte dans mon dictionnaire. ²

Mais Taptoe est aussi le nom d'une galerie à Bruxelles ?

Oui. J'ai signé une décharge pour qu'ils reprennent ce nom.

Mais alors, quel lien relie la revue à la galerie ?

Il n'y a de commun que le nom. Les fondateurs de la galerie souhaitaient absolument que leur enseigne ait une consonance bilingue. Mais ils étaient dans une

autre revue, *De Meridiaan* ³.

Mais vous, en tant que directeur de la revue Taptoe, avez-vous joué un rôle dans cette galerie du même nom ?

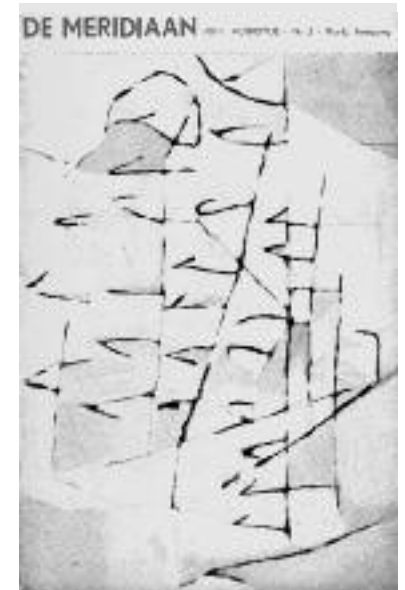
Ah certainement ! Mais je ne connaissais pas grand-chose à la peinture. J'avais rencontré Serge Vandercam, lui-même ami d'une certaine Clara Haesaert qui avait organisé un concours de poésie pour les jeunes. Moi, j'y représentais les poètes de *Taptoe*. Et c'est là, à la remise du prix, que j'ai rencontré les membres de la rédaction du *Meridiaan*.

Qui étaient les membres du Meridiaan ?

Tout débute avec Clara et Gentil Haesaert. Gentil était Commis à l'Economat au Ministère de l'Instruction publique, dans un bâtiment qui appartient maintenant à l'Europe. Et Clara travaillait là également. Gentil n'avait pas fait d'études supérieures. Clara, elle, était une ancienne résistante et écrivait de la poésie. Et, lors d'un incendie dans ce Ministère, Gentil avait sauvé la vie de la jeune Clara. Ainsi, ils se sont aimés et se sont mariés.

Et ont fondé une revue ensemble...

C'est ça. Bien qu'ici, en Belgique, il y ait des cénacles un peu partout, c'est un petit pays, vous savez... Et Clara ne parvient pas à placer ses poésies dans les revues. Comme il était amoureux, Gentil se propose de créer une revue pour elle. Ainsi naît *De Meridiaan*, qui a eu un grand succès auprès de la génération qui suit celle d'Hugo Claus, après guerre. Comme dans *Taptoe*, de grands poètes ont publié là. Mais il y avait également des artistes comme Maurice Wyckaert qui était chargé de la critique des arts plastiques et Serge Vandercam. Outre ces deux-là, la rédaction se com-



COUVERTURE DE EMILIO VEDOVA,
DE MERIDIAAN, 3^e ANNÉE, N° 2,
JUILLET-AOÛT 1953

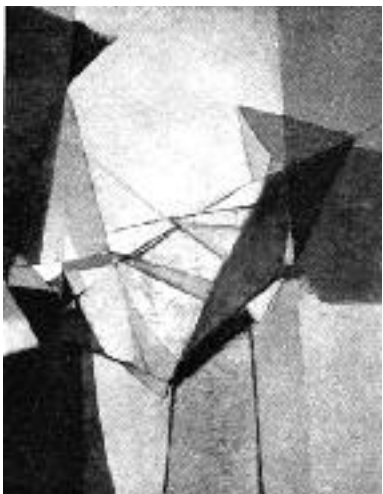
Gentil et Clara Haesaert, avec Hugo Walschap et Maurice Wyckaert fondent en 1951 *De Meridiaan*. Les dix-huit numéros de la revue, dont un numéro double, sont publiés de 1951 à 1955, sous la forme de séries annuelles. En 1955, la revue, dirigée par Clara et Gentil Haesaert, est rebaptisée *De Kunst-Meridiaan* et propose, de 1955 à 1960, onze numéros, dont un triple et deux doubles, tous parus au format 15,8 x 24 cm. Parmi les collaborateurs, on compte Karel Dubois, Gust Gils, Walter Korun, Marcel Lecomte, Ivo Michiels, Hugues C. Pernath, Francis Ponge, Paul Snoek, Jan Walravens, Maurice Wyckaert et Chris Yperman. La couverture du

1. Les Belges, au contraire des Français, utilisent le verbe *savoir* pour *pouvoir*.

2. Taptoe : sens litt. arrêter le tirage (*tap*) au fût, interdiction de débiter au tonneau. 1. (mil.) Signal d'extinction des feux qui avise les soldats de regagner leurs quartiers ; de *taptoe slaan, blazen* : sonner l'extinction des feux. (dicton) *dat is taptoe* : c'est assez, on en reste là. 2. (mil.) Fanfare militaire, parade apparentée au signal indiqué en 1 : grand "taptoe" aux flambeaux. LE GRAND DICTIONNAIRE VAN DALE DE LANGUE NÉERLANDAISE
3. Le Méridien.

numéro 1 de la troisième série, en mai 1953, reproduit une photo de Serge Vandercam. Le numéro 5-6 de 1954, qui existe aussi en version française, présente une œuvre du frère de Gentil Haesaert, Roger, disparu prématurément. Un dessin de Maurice Wyckaert illustre le numéro 3 de 1955. Le numéro suivant est illustré par Luc Peire. Et le numéro 6 reproduit une sculpture de Reinhoud D'Haese. Le numéro 4-5-6 de la série suivante est entièrement consacré à Taptoe, avec un entretien d'Asger Jorn avec Walter Korun. Ce numéro existe également en français. Enfin, les deux derniers numéros sont dédiés à la peinture contemporaine en Belgique. Parmi les autres illustrateurs, on relève Jan Cox, Reinhoud D'Haese, Asger Jorn, Françoise Lambilliotte, Marc Mendelson, Nicolas Schöffer et Wols.

PEINTURE DE
FRANÇOISE LAMBILLIOTTE, 1952



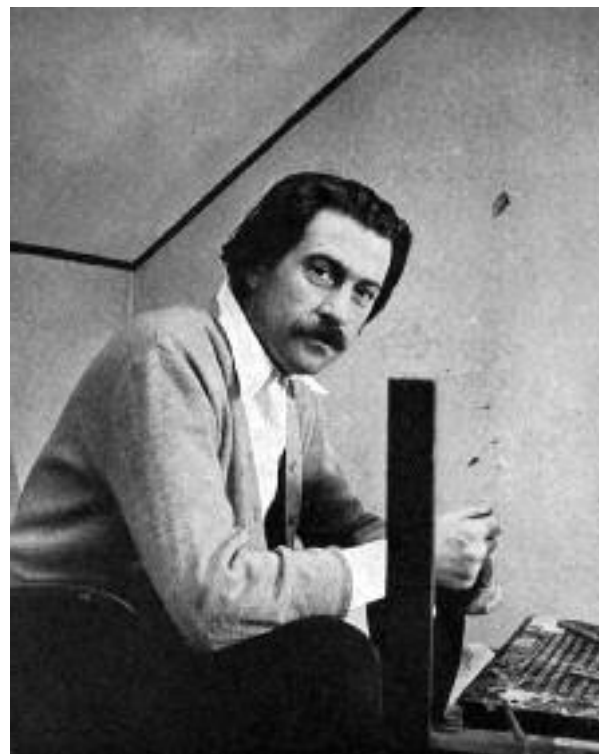
posait de Clara Haesaert, Erik van Ruysbeek, Pieter de Prins et Maurits Bilcke, un critique d'art assez important de l'époque.

Mais Maurice Wyckaert était avant tout peintre.

Il a commencé à peindre dans le grenier de ses parents qui avait une grande vue sur les champs. Son père était, je crois, garde-champêtre à Neder-over-Heembeek. C'était la campagne à l'époque. Enfant, il dessinait déjà beaucoup. Et, grâce à sa maman, il a pu étudier durant six ans à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, qui existe depuis un siècle et demi. Et là, il est devenu copain avec un peintre flamand ami des Haesaert, Tony Van Goolen, qui lui a suggéré, comme il était bilingue, de rencontrer la future rédaction du *Meridiaan*. A l'Académie, il a aussi rencontré sa première femme, Françoise Lambilliotte, dont d'ailleurs la sœur, Jacqueline, a épousé Van Goolen. Enfin, chez les Lambilliotte, Maurice a fait la connaissance du père, un homme érudit, qui avait une haute fonction à la mutuelle socialiste. Maurice Lambilliotte était très proche de Paul-Henri Spaak, ministre des Affaires étrangères et premier secrétaire général belge de l'OTAN. Et le père Lambilliotte publiait *Synthèses*, une revue très cultivée, diffusée dans le monde entier et qui regroupait de nombreux auteurs. Et Wyckaert était absolument fasciné par ce milieu, qui était si différent du sien. Il rencontrait là beaucoup de poètes et d'écrivains. Francis Ponge, Henry Miller...

Wyckaert a d'ailleurs effectué un voyage à Bruges et à Gand avec Henry Miller, qui lui aurait dit : "Don't forget, Maurice, paint jazz !"

Ah ! Je l'ignorais. En tous cas, Maurice Lambilliotte aimait beaucoup son gendre et, par lui, a soutenu *De*



MAURICE WYCKAERT

D'abord, il y a eu la revue De Meridiaan. Puis De Meridiaan est devenue Kunst-Meridiaan...

Oui, nous avons dû changer de nom. Vous savez pourquoi ? Parce qu'ici, à Bruxelles, rue du Méridien, il y avait tout simplement une librairie qui s'appelait "Le Méridien". Et, un jour, nous avons reçu une lettre comme quoi ce titre pouvait porter à confusion et ils menaient de porter plainte si nous ne changions pas de nom. C'est pour cette raison que nous avons eu l'idée de faire précéder *Meridiaan* par *Kunst*.

ENTRETIEN AVEC CLARA HAESAERT
LE 5 JANVIER 2006

Meridiaan, en permettant à sa rédaction de choisir des poèmes et des textes publiés dans la revue *Synthèses* et de les traduire en néerlandais. Des écrits de Ponge ou encore de Marcel Lecomte traversaient ainsi la frontière linguistique vers *De Meridiaan*. Lambilliotte était très généreux pour ça ; tout ce qui intéressait la rédaction du *Meridiaan* dans *Synthèses* pouvait être repris, comme ça, gracieusement. Gentil Haesaert a eu de la chance de connaître Maurice Wyckaert et Tony Van Goolen. Et, en 53, la rédaction de *Meridiaan* a fait paraître un petit livre, c'est le seul je crois qui n'est pas un numéro de la revue, *Wyckaert et l'espace intérieur dans la peinture non figurative*, écrit par le père Lambilliotte avec des reproductions de peintures et de



dessins de Wyckaert. Cette plaquette est dédiée à Françoise Lambilliotte. Ces dessins-là de Maurice ont aussi paru dans *De Meridiaan*. Ils sont extraordinaires. Ces totems, ces charrues... Il n'a jamais peint ça. Et une photographie de Serge Vandercam, reproduite dans ce livre, montre un fragment de ces machines agricoles qui frappaient tant Wyckaert à l'époque. Le père Lambilliotte y reconnaissait l'"atavisme flamand et paysan" de Maurice. Un bel éloge de son beau-fils !

De Meridiaan se concentrait autant sur les arts plastiques que sur la poésie et, grâce à ce faisceau de rencontres, a commencé à attirer l'attention ?



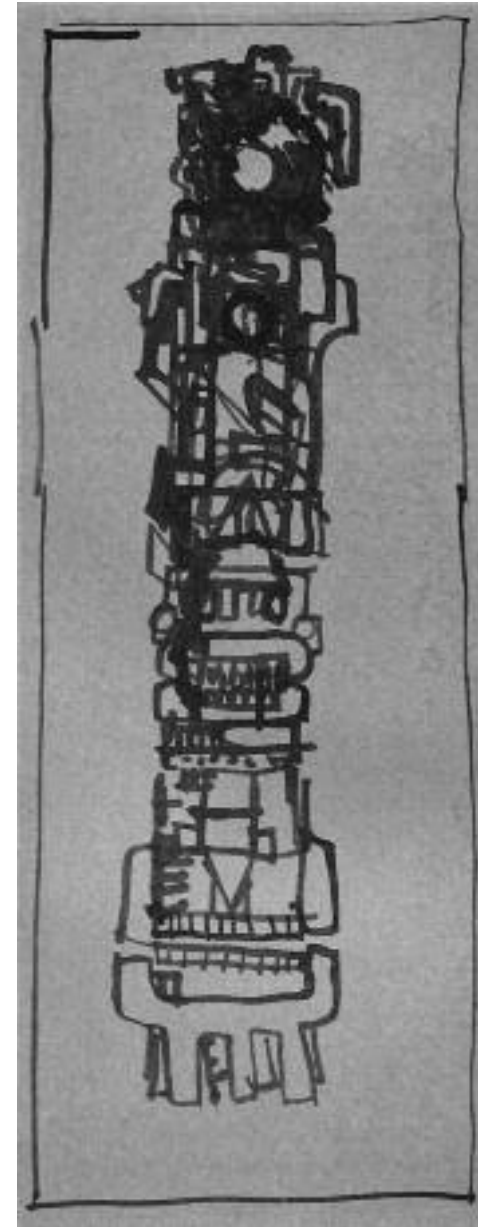
Ah oui, des critiques, des amateurs d'art, bien sûr. En 54, *De Meridiaan* a publié un numéro spécial sur l'art de cette époque. Mais, dans le même temps, il y avait ma revue à moi, *Taptoe*, vous savez la petite revue stencillée, où je parlais d'art aussi.

Où oui, je ne l'ai pas oubliée ! Mais participiez-vous aussi à De Meridiaan ?

Wyckaert m'a invité un jour, chez lui à Bruxelles, 11 place de la Justice, à une réunion de la rédaction. Il faut quand même dire que j'étais précédé par la réputation de ma revue ! Wyckaert venait de se remettre de son divorce d'avec Françoise Lambilliotte. Ce n'était pas facile. Un moment, il était dans un tel désarroi qu'il a été hébergé par Marthe Velle qui était aux *Lettres françaises* avec Christian Dotremont. Et, dans son atelier, il y avait des piles et des piles de mégots de cigarettes. C'était un accumulateur avant la lettre. Il aurait pu présenter ça quelques décennies plus tard au Palais des Beaux-Arts !



DESSINS-TOTEMS DE MAURICE WYCKAERT, PUBLIÉS DANS DE KUNST-MERIDIAAN, 1955, 4^e ANNÉE, N° 3





GARD-SIVIK, N° 2, JUIN 1955
(PAGE 2)

Gard-Sivik a paru de mars 1955 à février 1964, en trente-trois numéros. Publiée d'abord à Anvers, elle paraît ensuite à Rotterdam. Les numéros concernant notre période sont au format 13,7 x 20 cm. A sa rédaction se sont succédé Tone Brulin, Gust Gils, Hugues C. Pernath, Paul Snoek, Simon Vanloo, Walter Korun, Karel Dubois ou encore René Gysen. Parmi les illustrateurs de la revue, on compte Herman Denkens, Gust Gils, Asger Jorn, Dan van Severen, Paul Snoek, Serge Vandercam et Maurice Wyckaert. Outre les membres de la rédaction, Matta, Walasse Ting et Chris Yperman, entre bien d'autres, ont écrit dans cette revue.

Et aurait eu énormément de succès !
Je n'ai pas été dans la rédaction de *Meridiaan* mais j'y ai pas mal écrit.

Quelle verve, tout de même ! Vous écriviez dans De Meridiaan, Taptoe et peut-être Gard-Sivik, autre revue...

Mais la garde civique, vous savez ce que c'est, anciennement ?

Pas précisément.

La garde civique dépendait du Ministère de l'Intérieur en temps de paix, du bourgmestre, et du Ministère de la Guerre en temps de conflit. Elle avait en particulier comme mission de veiller au maintien de l'ordre dans la vie civile et à l'observation des lois. Cette garde se composait de tous les citoyens âgés de 21 à 50 ans qui ne faisaient pas partie de l'armée. Une garde à cheval pouvait être formée dans les communes où au moins trente gardes s'engageaient chacun à ses propres frais à entretenir un cheval. C'était une loi de 1830. Une garde civique de ce genre existe encore en Suisse.

C'est donc par ironie que de jeunes poètes avaient baptisé leur revue Gard-Sivik ?

Non non, il y avait le café Gard-Sivik, à Anvers, près du port, où les poètes venaient lire leurs écrits et où les artistes exposaient. Un jour, il y a eu un débat où je représentais les gens de ma génération, ceux qui avaient participé à *Taptoe*, avec l'oncle de Freddy de Vree, Paul de Vree. Un débat ouvert, très animé, très dur. J'étais en grande forme.

Débat sur la littérature, la poésie ?

Oui, sur l'engagement, le succès, et cætera. On parlait aussi de théâtre, des tendances contemporaines du jazz et, bien sûr, de peinture ! Ça mijotait dans le café Gard-Sivik ! D'ailleurs, Rob, la seconde femme de Wyckaert, y a été serveuse. Et certains des poètes qui fréquentaient ce café ont un jour décidé de créer une revue et ils ont assez logiquement repris le nom de *Gard-Sivik*. Le premier numéro paraît en mars 1955. Et je faisais partie de la rédaction. Ils m'ont invité d'ailleurs.

Décidément ! Gard-Sivik a en somme commencé au moment où Taptoe a cessé de paraître...

Oui, après *Taptoe*, je suis parti avec Karel Dubois pour rejoindre la rédaction de *Gard-Sivik*. Mais certains membres de cette nouvelle revue avaient déjà participé à mon *Taptoe*, comme Paul Snoek, Gust Gils et Hugues Pernath. Tous ces poètes de la génération désormais dite "de 55". Il y avait là aussi Tone Brulin et René Gysen. J'ai alors écrit toute une introduction sur le dessein de cette revue et sa distance par rapport aux autres.

Oui, vous avez écrit plusieurs articles, en particulier sur des artistes comme Serge Vandercam, Michel Seuphor ou Maurice Wyckaert, avec un très beau titre d'ailleurs : "Libérer la peinture vaut mieux que peindre la liberté."

Oui, c'est un titre de Wyckaert. Dans *Gard-Sivik*, j'écrivais essentiellement sur les arts plastiques.

Mais cela veut dire que, à partir de ce moment-là, vous prêtiez vos talents à une autre publication et cédiez jusqu'au nom de votre revue à une galerie.

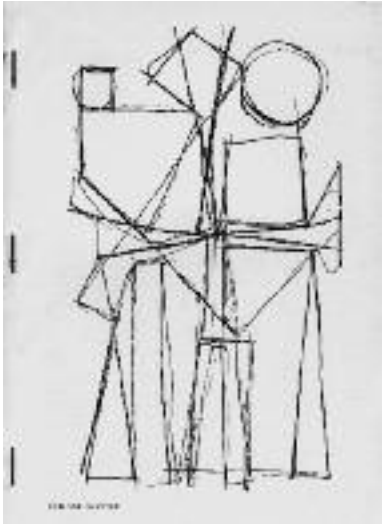
C'est vrai qu'au moment où j'ai rejoint la rédaction de

Herman Denkens, propriétaire du Gard-Sivik est un jour venu à Taptoe par l'intermédiaire de Gust Gils. Il avait besoin d'une serveuse pour son bar, qui se trouvait au premier étage à Stadswaag, à Anvers. J'avais besoin d'argent pour aller me marier avec Maurice en Ecosse, parce que j'étais mineure à l'époque. J'y ai travaillé trois mois et Maurice venait me voir une fois par semaine. Le bistrot ouvrait vers 22 heures et fermait vers 3-4 heures du matin.

ENTRETIEN AVEC ROB WYCKAERT
LE 19 SEPTEMBRE 2005

SOMMAIRE DE GARD-SIVIK,
N° 3, SEPTEMBRE 1955





DESSIN DE DAN VAN SEVEREN,
GARD-SIVIK, N° 9, JANVIER 1958

Gard-Sivik, le groupe qui allait fonder la galerie Taptoe s'apprêtait à fusionner. Ça s'est fait parallèlement. Mais, attention, je n'en parlais pas à la rédaction de *Gard-Sivik*, mais j'étais aussi dans le coup de la galerie ! Là aussi, j'y étais accueilli pour ma réputation. J'avais quand même une réputation à ce moment-là !

Je n'en doute pas ! Cependant, je crois savoir que Gard-Sivik parlait aussi de la galerie Taptoe. Quelqu'un comme Gust Gils est venu à Taptoe mais, en tant qu'Anversois, il ressentait une antipathie naturelle envers Bruxelles. Et donc il appréciait Taptoe, mais il était un petit peu bloqué pour y participer vraiment, non ?

Il est peut-être venu deux ou trois fois voir des expositions. Mais il était trop sérieux pour nous, quoique sa poésie soit très ironique et détonante, un peu comme la surprise surréaliste.

Sculpteur, poète, peintre et écrivain, August Gils, également compositeur, parolier, auteur dramatique et traducteur, voit le jour à Anvers le 20 août 1924 et meurt à Essen le 11 novembre 2002. Son premier recueil de poèmes, *Partiture pour papilionacées*¹, paraît en 1953. Co-fondateur et collaborateur de la revue littéraire d'avant-garde *Le Cahier*², il participe également avec les poètes Hugues C. Pernath, Paul Snoek et le dramaturge Tone Brulin à la création de la revue expérimentale *Gard Sivik*, organe de la génération dite "de 55". Il quitte cependant la rédaction quand la revue s'engage dans une poétique par trop tributaire du "nouveau réalisme". *Outsider*, il ne fera plus partie d'aucun groupe.

Privilégiant le rythme plutôt que l'harmonie, il explore systématiquement dans ses expérimentations "verbosoniques" les zones d'ombre entre poésie et musique. Il collabore avec l'Institut de Psychoacoustique et de Musique Electronique³, à l'Université de Gand.

Adeptes d'une prose particulière qu'il baptise "paraproses", il précise que le préfixe "para" implique tout aussi bien la *parabole*, le

paranormal que la *paranoïa*. Précurseur de la poésie de podium et du slam, bête de scène, il pratique avec bonheur l'art de la *performance*.

Vive, rapide et assassine, la poésie de Gust Gils oppose un bon sens désarmant à la folie d'une société dont il dénonce allègrement les valeurs tout autant momifiées que mortifères. A moins que cette poésie ne confronte le solide bon sens du Flamand – l'homme-redingote, disait Van Ostaijen – à la joyeuse salubrité de l'absurde. C'est que Gils participe à la fois, et tout naturellement, d'un solide réalisme corrosif et d'un indémodable terrorisme idéaliste. L'homme précaire, menacé par la technique, est au centre de ses "paraproses", courts récits dans la tradition des grotesques allemands et de Paul van Ostaijen, dont il est, sur ce point et avec Marcel Wauters, le seul continuateur.

Ce n'est pas par hasard que Gils et Freddy de Vree, alors qu'ils dirigent l'Institut de Pogo\$ophie, traduisent *Le Cardinal Pölätiö*¹ de Stefan Thermerson. C'est chez ce dernier que Gust Gils rencontre Henri Chopin en 1967. Gils n'est pas resté insensible à l'évolution des "poèmes ouverts". Dans son ouvrage de référence, *Poésie sonore internationale*, Chopin souligne que Gils utilise sa voix, "mais on ignore la manière dont il procède". Il était effectivement très secret. "J'utilise exclusivement des sons vocaux sans volonté sémantique", disait-il. Gils voit dans le poème sonore un moyen de briser l'isolement du poète. À la fin des années soixante, il collabore aux fameux festivals Text Sound Composition de Stockholm.

L'œuvre de Gils se présente comme un de ces cabinets de curiosités, voire de ces musées des horreurs, dont l'inventaire ne peut provoquer que trouble et fascination. Auteur prolifique et protéiforme, Gils est nettement plus apprécié aux Pays-Bas qu'en Flandre. Son œuvre sera néanmoins couronnée en 1996 par le Prix triennal de la Communauté flamande.

Sous des allures bourruées et parfois bougonnes, il masque une sensibilité aux abois. Loyal en amitié, fidèle à ses convictions, refusant toute concession, Gils est un modèle de probité littéraire. Il ne fréquente pas les cénacles à la mode et l'esprit de chapelle lui est totalement étranger. Ce timide est trop sensible pour ne pas avoir les *gendelettes* en sainte horreur. Pourquoi lui aurait-il fallu jouer le jeu, alors que le jeu poétique était à sa poigne ?

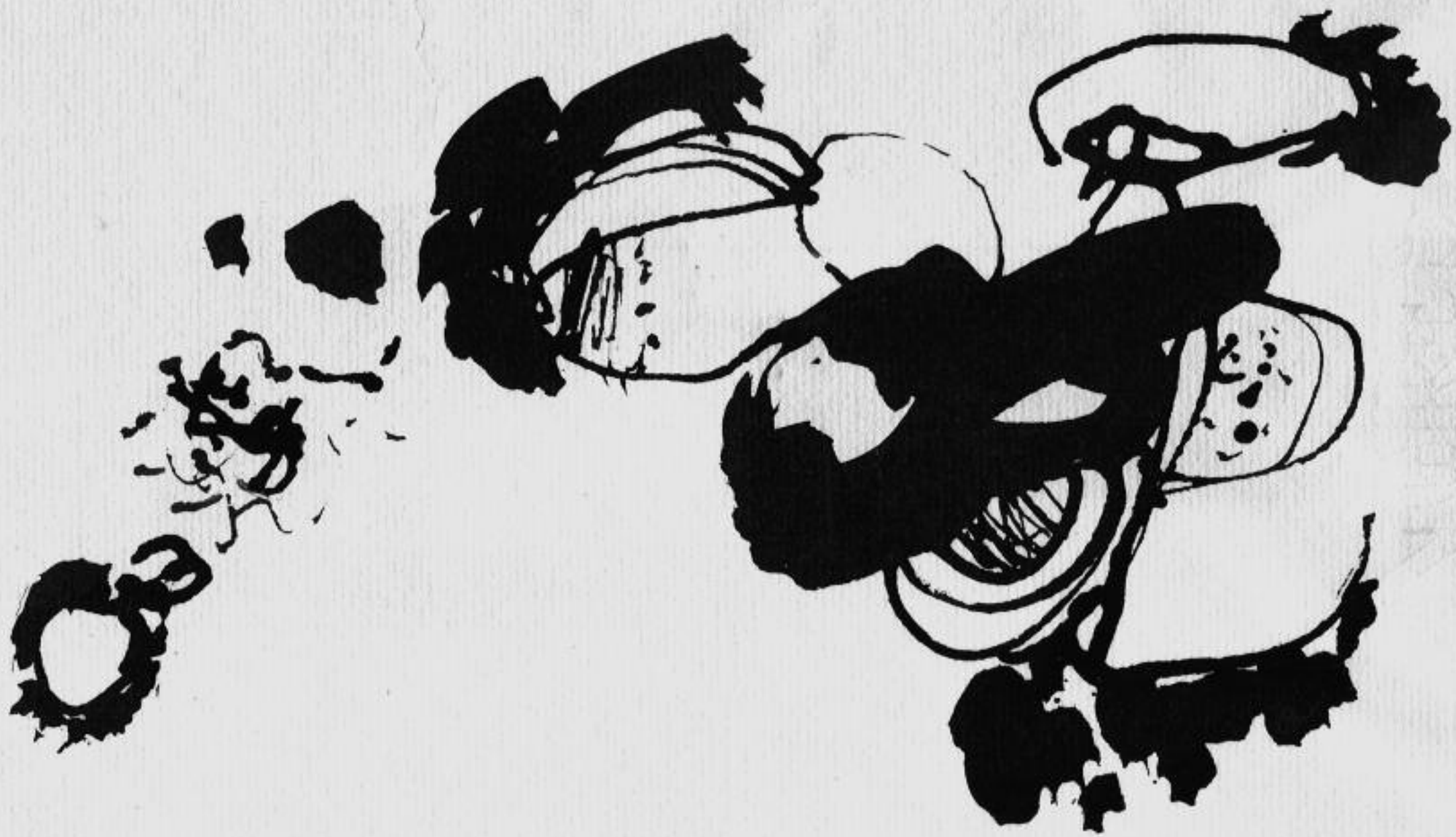
Quand les idoles du marché seront bien oubliées, l'œuvre de Gils,

1. *Kardinaal Poelaetueo*, Amsterdam, De Bezige Bij, 1967. *Le Cardinal Pölätiö : avec des notes sur ses écrits, son temps et ses contemporains*, traduit par Michel Bernard, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1968.

Plusieurs poèmes et textes de Gust Gils ont paru en français dans diverses anthologies et dans des revues : *Nous ne te verrons pas, illuminante paix. Poésie et politique*, Bruges, Orion, 1976. / *Poésie flamande d'aujourd'hui*, Arles, Actes Sud, 1986. / "Les Méthodes du dictateur" [*De methoden van diktator*], nouvelle extraite du recueil *L'Esprit en mission* [*Geest in opdracht*], traduite du néerlandais par Albert Bontridder, dans *Prose flamande d'aujourd'hui*, Bruxelles, La Longue vue, 1988. / *Poètes néerlandophones contemporains*, ouvrage composé et présenté par Hugo Brems et Ad Zuiderent, disponible en néerlandais, français, allemand, anglais, espagnol, suédois, hongrois et tchèque, Rekkem, Ons Erfdeel, 1992.

D'APRÈS HENRI-FLORES JESPERS, "Exit Gust Gils", in *Bulletin de la Fondation Ça ira*, Bruxelles, n° 12, 4^e trimestre 2002.

1. *Partituur voor vlinderbloemigen*. 2. *Het Cahier*. 3. Instituut voor Psychoacustica en Elektronische Muziek.



*gust gils
57*

bloc erratique, dominera de haut un paysage renouvelé. Dans les années 60, Gust Gils s'est intéressé à l'écrivain mexicain Carlos Castaneda. Et il prenait des acides, de la mescaline. Gils a expérimenté toutes les drogues dans les années 60 ! Il a suivi le mouvement d'une génération.

Il a d'abord été peintre-dessinateur. Mais Herman Denkens aussi, le patron du bistrot Gard-Sivik. Ça ira, à Anvers, a publié des dessins de lui dans *L'Herbier magique d'Uphysaulume* de Paul Neuhuys, en 1949. Mais il y a des correspondances entre le café Gard-Sivik et ses artistes, la revue du même nom et la galerie Taptoe. Si sa destination première était d'exposer des artistes, Taptoe avait aussi son petit bar et une importante activité littéraire et musicale. Ça, il ne faut pas l'oublier.

Ah oui, j'ai su qu'à Taptoe passaient des morceaux de Lester Young, Miles Davis, Charlie Parker, Stan Getz, Jerry Mulligan, Sonny Rollins... Ce qui, à l'époque, n'était pas très répandu. Ou de la musique moderne avec Prokofiev et Stravinsky. Il y avait aussi des conférences, par exemple "L'Architecture est un crime qui paie" par Francis Bogaert et Jean Steyvaert, Herman Wouters est venu parler de la Polynésie... Mais, surtout, beaucoup de lectures de poésie.

Eh oui ! Et il y a eu une soirée *Gard-Sivik*, où tous les membres de la revue sont venus.

Ce qui est frappant, c'est que ces poètes, Gust Gils, Hugues Pernath, Paul Snoek, étaient également peintres. Et c'est assez rare d'être les deux à la fois.

Ah, pour ça, Snoek était assez jaloux d'Hugo Claus. Je l'ai su par Claus, qui a toujours peint et écrit en même temps. Et Snoek aussi voulait avoir la double casquette. Mais Claus, très jeune, avait déjà écrit un

roman, *De Metsiers*, paru en 1950. Il devait avoir 19 ou 20 ans et n'avait pas encore fait son service militaire ! Comment a-t-il été traduit déjà, le titre de ce livre en français ? *La Chasse aux canards*, je crois. En tous cas, avec ce premier roman, Claus a reçu une importante distinction littéraire ! Eternel candidat au prix Nobel, il est tout à la fois dramaturge, peintre et poète. Je crois néanmoins que la peinture seule ne lui aurait pas permis de vivre... Enfin, il peut aisément être considéré comme le talent le plus vaste et le plus déconcertant de sa génération. Ça, c'est indéniable. D'une précocité incroyable. Terrible ! Et puis, il a eu une vie assez mouvementée. Il a vécu avec une très belle femme, une actrice.

Oui, Sylvia Kristel, fameuse héroïne du film Emmanuelle !

Terrible !

Mais, d'un autre côté, Hugo Claus a écrasé tous ces gens-là, parce que Paul Snoek, par exemple, est quand même plutôt bon poète.

Il est peut-être meilleur poète que Claus ! Mais les poèmes de Pernath sont très bien aussi. Enfin, tous ces gens-là touchaient un peu à tout.

Effectivement, car j'ai appris que Pernath était également militaire !

Ah, oui ! Nous l'étions tous deux et très amis avec ça. Lui était dans l'armée de terre. Mais, en 1960 je crois, entré à l'hôpital royal militaire, il a subi une opération qui s'est mal passée et il a dû être réformé. Il n'a pu poursuivre sa carrière. Et lui aussi a peint et publié

- 9 octobre 1956 : *Le Cahier [Het Cahier]*, avec Jan Christiaens, Hugo Raes, Walter Tillemans, Julien Van Diest, Kees Kruithof.

- 16 octobre 1956 : *Moderne Jazz*, avec Willy Cox.

- 22 octobre 1956 : *Poésie nègre [Negerpoëzie]*, avec Erik Van Ruysbeek.

- 30 octobre 1956 : *L'art chez les Esquimaux [Kunst bij de Eskimo's]*, par Yan Balis.

- 15 janvier 1957 : *Des jeunes lisent à voix haute [jongeren lezen voor]*, avec Chris Yperman, Willem Roggeman, Claude Corban.

- 22 janvier 1957 : *L'art brut de vivre*, par Ralph Rumney ; *Industrie et beaux-arts*, deux extrêmes de l'unité situationniste, par Asger Jorn.

- 6 février 1957 : *Conférence monosonore*, par Yves Klein.

- 27 février 1957 : *De Ville occupée* (Paul van Ostaijen) à la *Maison qui se trouve entre la nuit et le matin* (Hugo Claus), par Marcel Bogaert ; *Antonin Artaud*, par Jean Dypreau.

PROGRAMME DES RENCONTRES DE LA GALERIE TAPTOE

Diverses séances portant sur la littérature flamande, la poésie en particulier, le jazz, l'ethnologie et le théâtre se tinrent à la galerie Taptoe :

- 4 février 1956 : Réunion de jeunes poètes progressistes [*Vergadering van jonge vooruitstrevende dichters*].

- 6 mars 1956 : *Gard-Sivik*, avec Karel Dubois, Gust Gils, Hugues C. Pernath, Paul Snoek et Walter Korun.

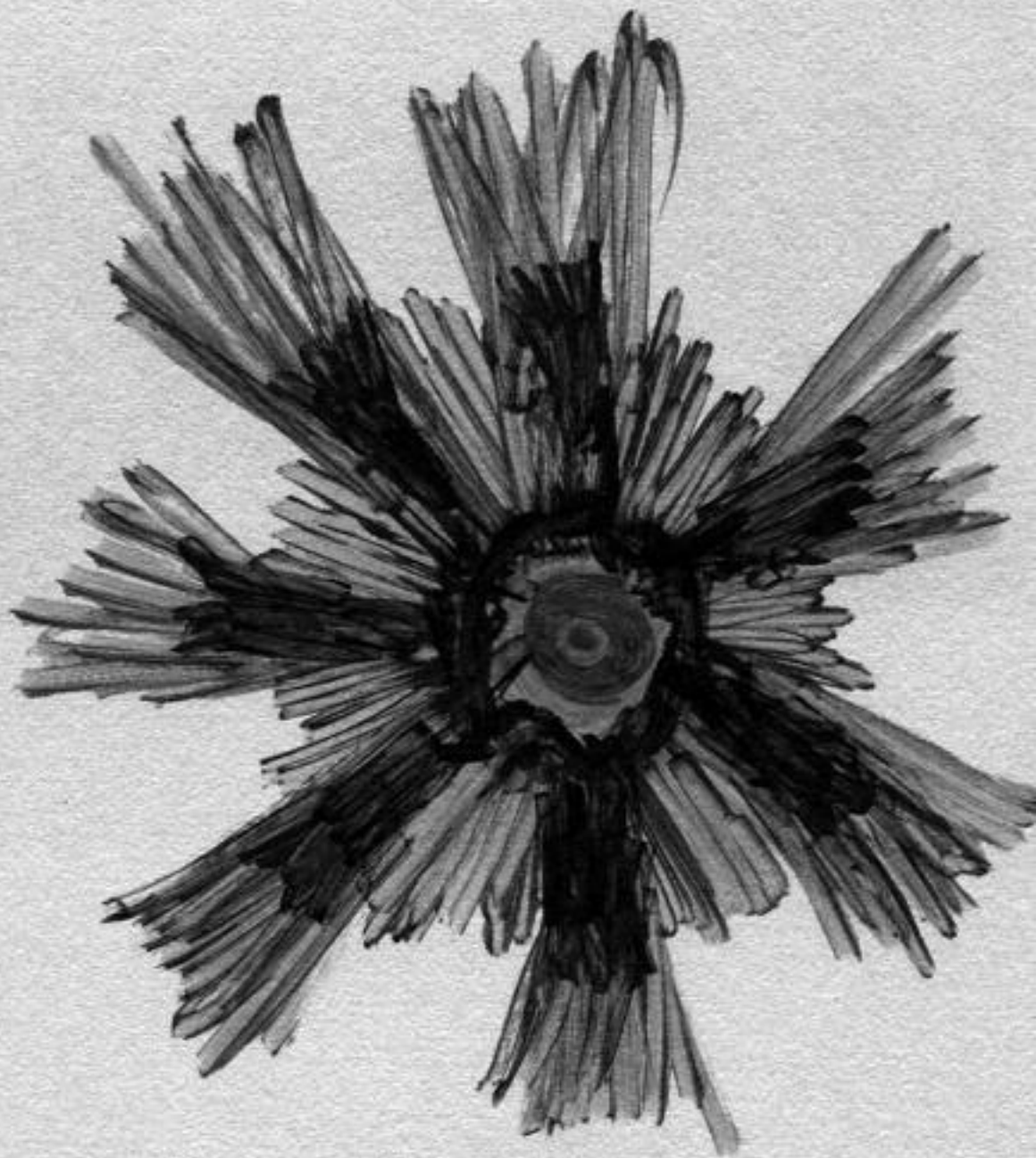
- 22 mars 1956 : *De Meridiaan*, avec Pieter de Prins, Clara Haesaert, Chris Yperman et Erik Van Ruysbeek.

- 11 avril 1956 : *Impressions de théâtre d'Amérique [Toneelindrukken uit Amerika]*, par Tone Brulin.

- 19 avril 1956 : Les tendances contemporaines dans le jazz [*De hedendaagse strekkingen in de jazz*], par Emiel Bergen.

- 21 juin 1956 : *Tendances actuelles du jazz*, avec Robert Kaufmann.

- 26 juin 1956 : *Suer entre plateau et caméra [Transpireren tussen set en camera]*, par Ivo Michiels.



De luyfel of het woord de bevruchting brengt
Veronmidigt, een ufgeluide overdring
Muntspelen die overten naar en geboden
Stem men een de overzide om de stroom
En het soren een binnengelink die handde
Weggeftand om de veruulde ufgelieft
Om een dokteruurwerk

hugues. perrot 1907.

